



**HAL**  
open science

# Fluidité et “ langues ” dans la communication électronique au Cameroun : quelles conséquences pour une problématisation de la francophonie ?

Valentin Feussi

## ► To cite this version:

Valentin Feussi. Fluidité et “ langues ” dans la communication électronique au Cameroun : quelles conséquences pour une problématisation de la francophonie ?. 2016. hal-01504459

**HAL Id: hal-01504459**

**<https://hal.science/hal-01504459>**

Preprint submitted on 10 Apr 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Fluidité et « langues » dans la communication électronique au Cameroun : quelles conséquences pour une problématisation de la francophonie ?

Valentin FEUSSI  
Université de Tours-EA 4428 DYNADIV

S'interroger sur la communication électronique revient à traduire son positionnement sur les rapports aux outils techniques et aux « langues ». <sup>1</sup> Il s'agit alors d'articuler les domaines disciplinaires que sont les sciences du langage et les sciences de l'information et de la communication, pour reprendre cette catégorisation de Liénard /Zitni (2011). Ce croisement permet de questionner les rapports à la technique et aux outils technologiques, de poser la question des significations, sans chercher à séparer la forme et la nature de l'information. Les travaux produits dans cette perspective se situent sous l'angle de l'émerveillement face aux performances du numérique, ce que Musso (2008) problématise sous l'expression « révolution numérique ». C'est également sous cet angle qu'on peut comprendre le choix de la Francophonie institutionnelle de valoriser le potentiel d'Internet et des technologies de l'information et de la communication comme ressource pour renforcer la place du français dans le monde, en en faisant un axe prioritaire de solidarité des francophones et d'appropriation du français.

Quelles représentations de la « langue » conduisent à cette représentation de la francophonie ? Quels rapports à l'ordinateur et à Internet ? Je voudrais réfléchir à ces questions pour légitimer une approche expérientielle de la technique et des langues. Cela se fera sur la base d'une approche phénoménologique et herméneutique (désormais PH). Centrée sur la question du sens et du rapport au

---

1 J'utiliserai à chaque fois les guillemets autour de « langues » pour garder un sens proche de *Sprache* (allemand), qui traduit une indistinction entre *langue-langage-discours-parole*, comme on peut le noter chez Robillard (2016) ou Fédier (2013).

monde, elle est particulièrement focalisée sur les expériences de l'interprète. Pour l'occasion, je m'appuierai sur mon expérience de la communication électronique et sur des usages considérés comme camerounaises. Après avoir présenté sommairement le cadre épistémologique qui fonde cette réflexion, je reviendrai sur les limites de la description des « langues » dans les usages électroniques (au Cameroun), avant d'en dégager quelques conséquences : le rapport à l'espace à travers les expériences des communautés électroniques et la problématisation d'une francophonie plurielle.

## **1. L'option PH : « langues », sens, diversité**

L'espace d'un article me paraît insuffisant pour présenter dans les détails les perspectives PH. On peut en prendre connaissance dans Romano (2010), Grondin (2006) ou Merleau-Ponty (1945) ou dans des traductions récentes (Feussi 2016 ; Robillard 2016). L'idée est de comprendre que si la sociolinguistique s'intéresse aux langues, à leur diversité et leurs fonctionnements, elle a comme focal les processus de signification. Le travail de compréhension (qui stipule qu'on ne peut comprendre qu'en (se) transformant (l'autre)), qui fonde le caractère *humain* des sciences humaines, constitue dès lors une de ses préoccupations majeures. Dans les échanges qui organisent la communication électronique, cette question du sens oriente tous les usages. Comment comprendre cela ?

Le point de vue PH soutient que si cela est possible, c'est parce que le sens émerge d'un ensemble de phénomènes-événements importants pour l'interprète, qu'il transforme par configurations / reconfigurations (Romano 2010, 859-860). En ce sens, comprendre c'est procéder par anticipation de sens, adaptations successives et convocation d'expériences vécues ; c'est être au monde, avec nos projets et traditions, notre histoire (Romano 2010, 632), notre sensibilité, notre imaginaire notamment. En fait, le sens nous arrive de la vie, de notre participation immédiate au monde. A la différence des approches empiristes habituelles qui supposent qu'avant le signe il n'y a pas de sens, la perspective PH postule du sens à partir d'un *préalable, fondateur* : le sensible, l'imprévu, sans support socialisé. J'y reviens plus bas mais je tiens à faire remarquer que cette posture, bien qu'ancienne, se veut originale par rapport aux approches rationnelles-empiristes-sémiotistes. Elle considère que comprendre (pour les chercheurs également) c'est remonter jusqu'à la source du sens, c'est tenir compte de phénomènes comportant des dimensions inconnues (Merleau-Ponty 1964).

Les pratiques électroniques en lien avec les situations camerounaises constituent un cadre remarquable pour traduire cette perspective. Avant d'aller plus loin, je voudrais repartir des modalités actuelles de descriptions de langues chez les sociolinguistes qui s'intéressent aux pratiques électroniques.

## **2. La description des « langues » dans les usages électroniques des approches sociotechniques et sémiotistes dominantes**

### **2.1 Une description sociotechnique des « langues »**

L'émerveillement dont j'ai parlé à l'introduction est partout présent dans la plupart des travaux sur les langues de la communication électronique au Cameroun et ailleurs. Comme je le précise dans Feussi (2014b), cela laisse entendre une admiration de la technique, perçue sous l'angle des progrès, dont une des caractéristiques est la vitesse et l'imprédictibilité. Dans l'interprétation des pratiques électroniques, les chercheurs en ont particulièrement conscience (Beaudouin/Fleury/Velkovska 2000, 125), ce qui les conduit à développer des modalités qui permettent de figer les pratiques ainsi observées. En effet, les pratiques électroniques sont appréhendées sous l'angle de dispositifs qui reposent, dans l'ensemble, sur des aspects sémiotistes. Quelques exemples pertinents pour mon propos sont le balisage<sup>2</sup> et les interrogations sur l'instabilité graphique dans différents travaux effectués sur les usages sociolinguistiques (électroniques) du francanglais / camfranglais (Féral 2007 ; Feussi 2007 et 2014a ; Telep 2014 ; Eloundou Eloundou 2016). Quel que soit le positionnement du chercheur-transcripteur, cela laisse supposer une prégnance des aspects matériels des langues.

Le dispositif mis en relief dans ces descriptions comprend un ordinateur et des ressources techniques (Internet et différents logiciels) avec, en arrière-plan, une compétence de l'écrit. Cette approche conduit à l'objectivation des processus de compréhension, mais surtout à l'effacement de toute présence du chercheur – et la responsabilité du sens repose de fait sur l'ordinateur et des logiciels.

---

<sup>2</sup> C'est un procédé qui consiste à « accentuer certains détails » tout en s'assurant d'« en supprimer d'autres » (Filatova 2007, 144) : l'effacement des reprises, l'harmonisation typographique (corrections d'accents, nettoyage de caractères parasites), la lemmatisation (des formes fléchies à leur correspondantes standards).

La linéarité, la séquentialité, la reproductibilité et le contrôle deviennent des phénomènes centraux de compréhension et de production. Il s'agit là d'un « fétichisme de la technique [qui] n'est [pourtant] rien d'autre que l'expression d'un imaginaire anxieux construit sur l'angoisse de perdre le contrôle de la société industrielle » (Vial 2013, 43). Les travaux sociolinguistiques qui s'inscrivent dans cette logique donnent, en tout cas, l'impression de renforcer une approche institutionnelle du numérique<sup>3</sup> et des langues, sans prise en compte des expériences des locuteurs.

## 2.2 Et les expériences de locuteurs donc ?

L'observation du paysage sociolinguistique au Cameroun montre pourtant que la diversité linguistique présentée comme une caractéristique nationale est consubstantielle aux expériences des locuteurs. Elle est liée à des processus comme la flexibilité / créativité, à la capacité de personnes à naviguer par / avec / entre des langues, à inventer de formes si cela s'avère nécessaire. Cette interprétation émerge bien sûr dans les recherches sociolinguistiques (Telep 2014), mais en étant situées sous l'angle des représentations : on s'intéresse plus aux enjeux plus ou moins implicites reposant sur des aspects systémiques des langues en oubliant que le plus pertinent peut se situer ailleurs.

Pour en savoir plus, prenons les exemples suivants qui sont tous (sauf le 3) des extraits de « Parler camerounais » (blog actuellement fermé mais dont les archives ont été conservées sur <http://archive.is/MCP6>).

1. Le mardi 14 juillet 2009, 13:57 par pattchen

Bon boulot les gars! je suis mort de rire! c'est ça le camer!! En "officialisant" celà comme vous le faites, on comprend mieux que nous avons une 3ème langue nationale, si ce n'est pas exagéré. Sinon, comment comprendre que tous les camerounais, du nord au sud, de l'est à l'ouest, jeune ou vieux, au pays ou à Mbeng se retrouvent dans ces mots ou expressions...

[<http://archive.is/MCP6#selection-9687.0-9697.361>].

2. par le modérateur

Je bloggue parce que ca m'amuse, donc tout est fun sur ce blog. Sérieux s'abstenir! Enfin... quoi que! ...

---

<sup>3</sup> Pour exemple, le projet du numérique tel qu'affiché par la DGLFLF (*Délégation générale à la langue française et aux langues de France*) : « faire en sorte que la faculté de langage, de notre langage, écrit et oral, soit prolongé au sein des machines à travers des besoins aussi divers qu'échanger, s'exprimer, créer, rechercher, classer, analyser, diffuser, reproduire, vérifier » (Jocelyn 2007, 12).

... ca me pique je bloggue en francais, sinon it comes that I blog in english, sinon si je vex je bloggue en camfranglais, ou alors, my head di tchakala I bloggum for than my kondrè tok dem di call sé pidgin. Ich kann auch auf Deutsch bloggen... Allez dire! [<http://archive.is/1R3UK>]

### 3. pour le dictionnaire

<a href="#">2</a> <a href="#">8</a>	Par appacheur, le 28/10/07, ... Mbangando = enfants de la rue...
<a href="#">2</a> <a href="#">9</a>	Par <a href="#">Kans</a> , le 31/10/07, Ouille, gars tu as tué! Bienvenue et merci pour ta contribution! Seulement, je ne suis pas d'accord avec Mbangando; tu confonds pas avec Nanga-boko par hasard? Mbangando c'est plutot comme Bamenda, càd un idiot. Non? Pourquoi ca d'ailleurs, alors que les Mbangando (originaires de Moloundou) sont plutot sympas, et pour y avoir passé 2 ans je pense les connaitre assez. Mais bon si le comité de relecture valide, j'écris...
<a href="#">3</a> <a href="#">2</a>	Par Edouard, le 03/12/07, C'est l'Appacheur qui a raison pour "Mbangando", c'est comme "nangaboko"
<a href="#">3</a> <a href="#">4</a>	Par <a href="#">Kans</a> , le 05/12/07, ... Convainc-moi d'abord du contraire.

[<http://archive.is/MCP6#selection-63.0-63.18>]

Les deux premiers exemples traduisent des situations comparables à la vie ordinaire au Cameroun. Concernant le francanglais (glossonyme parfois utilisé dans le blog pour désigner le parler en (1)) plus spécifiquement, les internautes se le représentent comme un des rares phénomènes qui permet de se projeter sur une identité nationale camerounaise.<sup>4</sup> Sans contester cette première interprétation portant sur la connivence, certains participants aux échanges sur le

4 Il est important de rappeler que le Cameroun n'existe comme nation qu'avec l'histoire coloniale. Le protectorat allemand s'est établi 1884 sur Duala, et jusqu'en 1916 avant sa défaite, l'Allemagne a étendu son territoire jusqu'au Lac Tchad, grâce à des actions militaires et diplomatiques qui permettent de défaire les différents royaumes autonomes, jusque-là. Actuellement, le Cameroun est un pays qui, si on observe certaines pratiques sociétales, existe comme Etat mais comporte plusieurs nations qu'on décline souvent sous le terme « ethnie ». Sur le plan culturel, aucune ressource linguistique, culinaire, musicale, etc. ne fédère tous les Camerounais. Le francanglais apparaît alors (avec le football) comme un des phénomènes qui vient compenser ce manque en se positionnant comme une des langues d'envergure nationale, à côté de l'anglais et du français qui assurent déjà les fonctions officielles.

blog (comme le modérateur – qui utilise le glossonyme camfranglais) préfèrent afficher (en 2) une fonction supplémentaire : jouer avec les « langues ». Cette fonction des langues met en évidence une dimension sur laquelle je reviendrai plus bas, la sensibilité de l'interprète (si « ça m'amuse », « ça me pique »). Cela ne veut pas dire que la dimension systémique n'est pas importante. Bien au contraire, plusieurs internautes se saisissent aussi de ces espaces électroniques pour des réflexions métalinguistiques visant à en savoir plus sur les langues du Cameroun et sur le francanglais notamment, comme on peut le remarquer en (3).

La dimension du sensible pourtant centrale dans le jeu du modérateur, mais dans les usages quotidiens aussi, n'est que rarement évoquée comme focal dans les interprétations. Pourquoi ? On peut faire l'hypothèse que ce qui compte ce sont les signes, adossés à une approche sociotechnique de la communication électronique et à une conception saussuriste / rationaliste (Feussi, 2016) de la langue. On verra que cela conduit malheureusement à une francophonie dont la préoccupation première n'est pas toujours l'homme.

### 2.3 Quelle francophonie ?

Les modalités sociotechniques révèlent une francophonie qui repose sur des signes matériels, considérée sous l'angle de l'objectivité et de la rationalité, pour reprendre ces paramètres valorisés par Senghor (1962, 1999) quand il réfléchit à la *Communauté organique*, ancêtre de la *Francophonie*. Cette francophonie est fondée sur le génie de la langue française et sur sa capacité d'analyse logique, chargé de légitimer le primat accordé aux aspects formels qui, seuls, permettent la connaissance (Provenzano 2011). Je ne vais pas m'attarder sur cette approche sinon pour rappeler que la centration sur cette perspective porte une valeur pragmatique. Elle permet à la France et à l'OIF de porter des coups, dans le sens des jeux de langage tels que problématisés par les philosophes pragmatistes (Ribeiro 2012) ; et conduit *ipso facto* à une représentation naïve de la francophonie, que renforcent les approches hypocrites qui visent, par la compassion, la pérennisation du point de vue diffusionniste. Comme le déplore Klinkenberg (2015), le français est implicitement présenté comme une langue « partenaire » à toutes les autres langues de la francophonie, devant la menace que constitue l'anglais. Cela laisse induire que le monde serait un réservoir passif de l'influence anglo-saxonne ; mais aussi que tous les membres de la Francophonie institutionnelle seraient animés par les mêmes projets et auraient les mêmes intérêts, la même histoire, ce

qui ne peut être cohérent. La sensibilité, si elle est valorisée, pourrait pourtant conduire à penser une francophonie différente, centrée autour de l'interprète.

### **3. La place de l'interprète**

Comprendre la francophonie à partir du point de vue de l'interprète, c'est mettre en relief sa dimension plurielle, diversitaire et altéritaire. Celle-ci sera fondée sur une approche processuelle, dont histoires et expériences peuvent être considérées comme éléments focaux, une francophonie dans laquelle chacun se situerait en explicitant à partir d'où il se comprend, en même temps que les autres, et ce qui fait « langues » pour lui.

Pour plus d'explicitation, je voudrais repartir de mon expérience des langues telle que cela apparaît notamment dans Feussi (2007 2014a). À bien observer mes réflexions, je me rends compte que j'ai toujours privilégié un point de vue PH sans le savoir, en m'appuyant sur une perspective altéro-réflexive articulée à une compréhension webérienne (Weber Max, 1985 [1904-1905]). Cela me paraît de plus en plus clair actuellement : au-delà de la réflexivité, c'est plutôt un rapport au monde que j'ai toujours voulu traduire, grâce à des expériences qui comprennent des expériences de la mobilité familiale notamment. Depuis l'âge de deux ans en effet, par des oncles fonctionnaires, j'ai vécu, plusieurs fois, l'expérience du déménagement à la suite de mutations professionnelles des familles respectives dans lesquelles j'ai vécu, au Cameroun. Cette mobilité, qui m'a forgé en tant que personne, continue d'avoir une résonance dans mes expériences actuelles. Fréquentant Douala lors des vacances universitaires, elles m'ont orienté dans la compréhension que j'ai pu avoir de la richesse des expériences de mes oncles. Déçu de constater qu'ils étaient plurilingues comme moi tout en ayant moins voyagé (ils connaissent la seule ville de Douala en plus de notre village), je me suis donné pour défi, de percer le secret de cette diversification d'expériences. Lors d'échanges avec eux (et d'autres membres de la famille, amis et voisins), j'ai compris que les stratégies (développées par chacun) pour l'intégration à la ville de Douala étaient pertinentes pour comprendre la situation. Elles sont fondées sur des processus datant de l'arrivée du premier membre de la famille à Douala, et comprennent

- l'arrivée à Douala à la suite de l'émergence de la ville en tant que principal pôle des activités économiques du pays (une conséquence de la période coloniale) ;
- différentes formes de déplacements (exode rural, mobilité professionnelle, etc.) ;

- les contacts entre groupes ethniques en situation urbaine dont les Bamiléké, mon groupe ethnique au Cameroun. Ce sont des commerçants qui vivent selon un principe appelé par Warnier (1993) « solidarité au mérite », qui se résume en deux temps : recherche de stratégies d'accumulation de richesse, puis redistribution de biens au sein de la communauté, moyen de se valoriser.

Ces expériences m'ont permis de comprendre qu'une fois installés à Douala, les Bamiléké doivent gérer des rapports aux autres groupes ethniques. Minoritaire et minorisé, le groupe bamiléké doit trouver un moyen de survie dans un contexte de fortes tensions ethniques (et politiques car il s'y recrute un nombre important de nationalistes indépendantistes dès les années 1950). Au lieu de se projeter dans la ville à partir de paramètres culturels (la façon de s'habiller, de parler) comme les Duala, il choisit le contournement en proposant plutôt une ressource différente de positionnement dans la ville, la richesse matérielle. Commerçants de tradition, les Bamiléké identifient le français comme une ressource pertinente pour amasser des biens. Pendant que les Duala (entrés les premiers en contact avec les Européens) « whitisent » (c'est-à-dire parlent français avec un accent de Blancs) pour afficher leur pouvoir, les membres du groupe bamiléké développent plutôt des compétences minimales en cette langue, sans toujours se référer à la norme, se contentant parfois d'afficher des formes qu'on peinerait à identifier comme du français,<sup>5</sup> mais qui leur permettent de circuler dans la ville et de travailler / faire du commerce. Voilà comment ils parviennent à amasser des biens matériels, à s'octroyer des terres et à s'imposer dans la ville.

À quoi me sert ce segment autobiographique ? Si nous revenons aux expériences des internautes ci-dessus, je peux procéder par comparaison pour dire qu'une réception possible de ces situations serait que leurs parcours et projets variés résonnent également dans leurs interprétations, ce qui les prédispose à certaines interprétations. Pour chacun des scripteurs / locuteurs des langues, la compréhension des discours affichés relève prioritairement de la sensibilité, comme l'induit le modérateur en (2). Il s'agit donc, pour l'interprète, de prendre appui sur son expérience de vie, sur des phénomènes à la fois imprévus et prédictibles, pour en comprendre l'« esprit » (Weber Max, 1985 [1904-1905]). En revenant à mon expérience ci-dessus, on peut se demander comment s'opère le déclic qui me permet de

---

<sup>5</sup> Il paraît que lors de certaines soirées en famille, les jeunes jouaient à inventer des mots ou phrases en français, parfois réutilisés le lendemain.

m'interroger sur les parcours de personnes de ma famille. Que je sois un ancien étudiant de l'université de Yaoundé des années 1990, enseignant sensible aux questions des langues du fait de mon parcours de vie et de mes projets, cela peut être envisagé mais ne peut suffire. Les phénomènes dont je fais part ici comportent une part de non-rationnel. On peut rapprocher cela à ce qu'on vit quand on se dit sensible au charme d'une personne, ou bien quand on préfère un parfum à l'autre. Ce sont des choix qu'on ne peut toujours expliquer que par des arguments rationnels. Ils arrivent parfois « comme ça », parce qu'on fait partie de la « chair du monde ». C'est ce que reconnaît Merleau-Ponty (1964), qui affirme que des phénomènes invisibles, prélinguistiques, fondent toutes nos conceptualisations du monde. On comprend en ce sens que les éléments formels, les signes, ne sont pas nécessairement centraux dans le processus d'émergence du sens. Si Romano (2010) fonde le sens sur l'antépédicatif, c'est de cela aussi qu'il veut parler, pour dire que le sens est là, grâce au rapport fondamental, immédiat que nous avons avec le monde, grâce à nos expériences, nos histoires croisées à celles d'autrui. Les signes convoqués équivalent en fait à des jugements, à des processus de systématisation qui varient en fonction du projet pour lequel ils sont produits (Feussi 2016).

Pour faire le point jusque-là, on peut dire que la participation de tout internaute aux échanges dans la communication électronique au Cameroun, comme dans toutes les situations francophones (voir *infra*), suppose un investissement réflexif. Ce dernier s'articule à l'aptitude à manipuler des ressources variées : un répertoire langagier pluriel, des normes variées, des sensibilités parfois contradictoires, la capacité de légitimer sa place comme membre légitime de la communauté, sans oublier l'aptitude à utiliser les outils numériques. Sous cet angle, comprendre les usages de « langues » dans les espaces électroniques revient à valider l'idée selon laquelle les usages langagiers s'inscrivent dans une dynamique plus vaste avec, en arrière-plan, un besoin prioritaire : se comprendre dans ses rapports à autrui. Cela se fait sur un *a priori* implicite : les aspects

matériels sont secondaires.<sup>6</sup> Cette conclusion ponctuelle constitue un élément important pour reconsidérer les rapports à l'espace, aux langues, à l'ordinateur et à Internet dans la communication électronique.

#### **4. Quels rapports à l'espace et quelle compréhension de la technique ?**

En rapport avec des usages en francophonies créoles, Ledegen/Simonin (2010, 107) ont montré qu'Internet et les outils techniques liés à la communication permettent une mondialisation de flux, une ouverture de la société locale sur elle-même et vers l'extérieur avec diasporisation progressive du territoire local qui devient dès lors proche et discontinu, « multi-site ». Je partage avec eux la prise de distance avec toute approche objectivement géographique de l'espace, mais pour en avoir une approche expérientielle. Qu'en est-il plus explicitement ?

##### **4.1 Une approche expérientielle de l'espace**

Ma compréhension de ces phénomènes m'orientent vers un point de vue poïétique,<sup>7</sup> qui situe l'espace à partir de l'angle de la mobilité, bref de notre expérience de l'espace, de la façon dont nous vivons l'espace habité / construit. L'exemple des *cameroon tags*<sup>8</sup> (voir Feussi 2014b) me paraît pertinent pour comprendre cette

---

<sup>6</sup> On comprend alors qu'ils puissent varier, être pliés, transformés, que les interprètes-locuteurs inventent des formes et donc des « langues », puisqu'ils mettent cette souplesse au service de projets changeants. Robillard (2016) montre que sur un plan épistémologique, cette approche qui considère que le sens n'est pas tributaire du signe permet d'induire une linguistique autre que celle inspirée du saussurisme, une linguistique de l'expérience dont une des références principales est Humboldt. Elle est axée sur l'historialité (Froidecourt 2013 – voir *infra*), élément central de ce qu'il est désormais convenu de reconnaître comme une sociolinguistique de la réception (Feussi 2016). Elle conduira à comprendre que les différents parlars de situations francophones révèlent des projets, des expériences, des sens (que les signes ne peuvent traduire totalement) mis en relief grâce à l'investissement du chercheur.

<sup>7</sup> Comme dans la « métaphore » (problème central de l'herméneutique selon Ricœur), l'idée de la poïétique est pertinente en ce sens qu'elle laisse libre cours au pouvoir de l'imagination qui ne renvoie pas seulement à la capacité de tirer des « images » de notre expérience sensible, mais surtout à la capacité à laisser de nouveaux mondes façonner la compréhension de nous-mêmes, en apprivoisant la surprise et l'inattendu, une compréhension construite à partir de l'histoire qui se veut en partie subjective et non totalement prédictible.

dynamique. Il s'agit de vidéos déclencheurs d'échanges entre des personnes établies pour l'essentiel en Europe. Chacun(e) prend la parole pour se positionner et participer à l'élaboration d'histoires croisées pour raviver et revivre son parcours migratoire. Les discours sont alors explorés sous l'angle d'un investissement individuel du locuteur, de déplacements perçus. En ce sens, les différentes expériences vécues, élaborées, transformées, sont traduites sous le prisme d'une appropriation de parcours, rendues perceptibles à travers des processus plus ou moins matériels comme les signes, la langue dans sa dimension systémique. Nous verrons plus bas que les rapports à la francophonie (et au monde plus globalement) s'inscrivent dans un processus pareil. Dans cette logique, les outils de la communication électronique ne sont souvent exhibés qu'aux fins de spectacularisation de phénomènes de sens, dans une logique élaborée par des imaginaires qui transforment l'ordinateur et des éléments techniques en lecteurs de phénomènes.

Dans les processus de diasporisation, chaque participant traduit son expérience de la mobilité,<sup>9</sup> mais en même temps les rapports avec d'autres personnes ayant vécu (même par l'imagination) des expériences similaires, non pas pour les rencontrer dans un avenir proche ou lointain (sinon des rencontres virtuelles), mais pour mieux se comprendre, se défouler, partager des expériences, dans une dynamique qui se veut à la fois diversitaire et altéritaire. Nous l'avons compris dans l'extrait biographique *supra*, parler c'est traduire son expérience de la mobilité / ses rapports au monde. De la même façon, diasporiser c'est utiliser des dispositifs techniques pour faire part de son parcours migratoire, c'est en prendre conscience pour construire des rapports dans toutes les situations susceptibles de favoriser ou non des relations avec autrui, pour s'approprier son environnement, le monde. L'espace renvoie donc moins à l'étendue : même quand c'est ce sens qui est priorisé, il l'est à partir d'une façon d'être au monde.

Sous cet angle, l'espace devient donc phénoménologique. Il se vit comme expériences dans lesquelles mobilité, parcours migratoires, transformation de soi se conjuguent avec le monde. Glissant<sup>10</sup> a eu une idée similaire avec sa « mondialité ». Il s'agit alors d'un « état de mise en présence de cultures vécu dans le respect

---

8 Un exemple : le tag de MlleMonaMour sur <https://www.youtube.com/watch?v=d0EcJpSOw8Y>.

9 Ces processus me rappellent les expériences vécues par mes oncles qui arrivent à Douala du fait de l'exode rural, et leurs rapports au village.

du Divers », un « enrichissement intellectuel, spirituel et sensible » qui permet de sortir du nivelage / égalisation par le bas, de la mondialisation. Théorie du vivre ensemble, la mondialité remet en selle le divers qui comporte une part d'imaginaire, une poésie active qui permet à la fois le change et l'échange, ce qui permet d'aller à l'autre. Mais peut-on se décentrer pour devenir l'autre ? Une réponse à cette question peut venir de Heidegger (1986) qui traduit le rapport au monde comme « mondéité du Dasein » :

Son ici, le Dasein l'entend en se situant comme côté du monde ambiant. L'ici ne désigne pas le lieu d'un étant là-devant, mais au contraire le voisinage d'un être auprès ... qui déloigne, ce voisinage allant de pair avec ce déloignement. Le Dasein, de par sa spécialité, n'est jamais d'emblée ici, il est au contraire du côté de, côté d'où il revient sur son ici et cela encore seulement de telle manière qu'il s'explicité son être préoccupé à ... en partant de ce qui est à utiliser de ce côté-là. (Heidegger 1986, 148)

Une explicitation possible de cet extrait serait de dire que le Dasein est toujours « ici », « jeté » au monde » dont il constitue la « chair » (comme on peut mettre un crayon dans une trousse). Il séjourne toujours auprès de choses, d'où la pertinence de la notion de voisinage. Ce n'est donc pas le positionnement géographique qui est de rigueur ici : la place occupée dépend de ce qu'on fait. Cette activité permet de se définir : s'éloigner, se rapprocher, bref de « déloigner » (c'est-à-dire supprimer le lointain par appropriation du monde). En ce sens, le Dasein apparaît comme essentiellement rapprochement : il est toujours *auprès de, préoccupé à*. La notion de distance géographique perd dès lors tout son sens. Le plus proche sera ce qui a le plus d'importance pour nous, ce qui nous préoccupe, même s'il se trouve à des kilomètres de distance métrique. *Se mouvoir* doit donc être compris comme *se rapprocher de, créer du voisinage*. On peut alors comprendre que si Internet rapproche dans la communication électronique, cela n'est en rien différent des pratiques de la vie ordinaire : cela parce que le repère de définition de l'espace repose non pas sur les outils techniques, mais sur l'expérience et la sensibilité de l'interprète, son investissement, son activité qui lui permettent de trouver des repères pour se tenir auprès de ce qui le concerne, avec d'autres.

---

10° <http://www.edouardglissant.fr/mondialite.html>

## 4.2 La technique n'est qu'un moyen à l'usage de ...

Cette perspective suppose en tout cas une compréhension qui relativise la puissance du rationnel et de la cybernétique. Sous l'angle de l'« arraisonnement », Heidegger (in Saatdjian 2013) argumente que la technique n'est qu'un moyen (qui en masque d'autres) à l'usage de l'homme. Certes, les aspects techniques peuvent permettre de saisir les choses de façon matérielle ; il ne faut pas être dupe et finir par croire aux dispositifs techniques. On peut bien, sous l'angle PH, postuler une technique qui ne soit pas technologique en privilégiant plutôt le rapport que l'homme entretient avec la technique. Ce rapport le traduirait plutôt comme un artisan, dont le rôle est de déceler et non pas de fabriquer. La technique constitue en fait un mode d'être au monde dans lequel l'homme se ressource pour se comprendre par appropriation / transformation. Le projet de compréhension consiste alors à un processus d'identification, dans le monde, de ce qui peut conduire à un savoir. L'orientation rationnelle de la technique n'est donc qu'une option, un choix politique parmi d'autres.

Tels qu'ils apparaissent dans les espaces d'échange en ligne, les rapports aux espaces de Camerounais traduisent clairement cette logique d'ouverture et de découverte. Pour comprendre les sens des éléments affichés, il convient d'effectuer un travail de fouille. Mais pour toute personne impliquée dans ces situations par transfert d'expériences, les éléments qui permettent une interprétation appropriée apparaissent spontanément en ce sens que ces interprètes sont également au monde et rendent perceptibles leurs présences par une participation au projet de sens.

Pour terminer sur ce point, je souhaite revenir à la compréhension de « francophonie » que j'annonce depuis l'introduction, pour dire que cette posture peut être éclairante pour l'appréhender autrement, sous l'angle de la diversité et d'expériences de francophones.

## 5. Sensibilité, expériences, histoires : réfléchir à une francophonie du francophone

À la différence de l'approche technique *supra* à laquelle je n'adhère pas, réfléchir à la francophonie du francophone reviendrait à adopter un angle fondé sur les histoires et expériences des interprètes des situations de francophonies. Il s'agirait alors de considérer autrement les rapports aux langues, espaces, techniques, bref au monde, qui ne fait sens que sous l'angle d'une appropriation-transformation. Or ce qui sous-tend ce processus, c'est la sensibilité de l'interprète. Tout humain, en francophonie, en élabore des

représentations intelligibles pour lui. A chaque fois, cela correspond à une projection au monde, moyen de le dé-couvrir, de recevoir le sens. Voilà pourquoi on ne peut le comprendre en se situant « hors de », ni en se contentant d'éléments matériels. On est au monde, mais on peut aussi choisir de s'en extraire pour le contempler à partir de catégorisations. Il convient donc d'en assumer les conséquences politiques, épistémologiques, éthiques, etc. Nicolas (2013) propose, en rapport avec le monde, une perspective qui peut s'appliquer également à la francophonie. Il s'agit de réfléchir à ce qui appelle à penser (la francophonie). Cela revient à prendre en compte les expériences et les diversités francophones, en posant la question de savoir ce qui fait sens pour chaque francophone, de même que pour l'institution Francophonie qui pourrait dès lors assumer, enfin, sa propre diversité. Identifier le francophone, c'est s'interroger sur ce qui fait sens pour lui, sur sa façon d'investir et de recevoir le monde. Certains s'orientent souvent vers le français dans cette situation, en oubliant que parler le français c'est « habiter » la manière dont l'ont parlé et dont le parlent ceux qui se revendiquent comme locuteurs du français, habitation qui fait de l'homme un poète du monde.

Cette perspective privilégie donc un angle différent, celle de l'appropriation, qui consiste à considérer le vécu des francophones, leurs « langues », leurs histoires, leurs identités, sans se contenter de jouer sur le pathos caractéristique des représentations dominantes<sup>11</sup> de la francophonie (Provenzano 2011). L'idée c'est de valoriser des façons de traduire le monde à partir d'un « ici » expérientiel qui, sur le plan sociolinguistique, légitimera l'émergence de formes nouvelles en francophonie comme banales. Dans les rapports interlinguistiques, cette approche accorde une place située et explicitée à chaque parler, sans objectivation préalable, dans l'idée que dans la vie, l'individu ne peut se limiter aux dimensions rationnelles ou empiriques pour donner sens à son existence. C'est la dimension sensible et affective qui devient centrale. Réfléchir à la francophonie c'est donc, à chaque fois, la laisser vivre en nous, c'est reconstituer le processus par lequel émerge cette catégorisation. Il s'apparente au chant (voir Nicolas 2013) qui, bien que créé par son auteur, ne nous apparaît comme chant qu'au moment où il est chanté par toute personne qui se met à son service. Cette approche, qui se veut poétique (parce que reposant sur l'imaginaire et le sensible), permettra une problématisation différente des langues qui rejaillit sur l'image qu'on

---

11 Ces représentations fondent les discours institutionnels qui reviennent sous des formes différentes depuis les années 1970 avec la création de l'ACCT (*Agence de coopération culturelle et technique*).

pourra avoir du francophone et de la francophonie, dès lors considérée dans cette diversité même qui la fonde.

### **Pour terminer**

Je voudrais terminer cette réflexion en précisant que tous les processus liés à la communication électronique qui s'inspirent des situations camerounaises révèlent que l'interprète, seul, est à l'origine et à la fin des différentes modalités d'élaboration de sens. Il s'agit alors de prendre le contrepied des croyances sur lesquelles repose la « révolution numérique », pour considérer l'ordinateur et Internet comme des aspects parfois insignifiants des expériences humaines.

Il en est de même pour les « langues ». A la différence des approches rationalistes, elles révèlent plutôt des expériences élaborées à partir de sensibilités qui résonnent les unes par rapport aux autres, sans pouvoir se démêler de façon aussi lisse. Chaque interprète reçoit ainsi les autres sous le filtre de sa sensibilité, ce qui laisse dès lors comprendre que le monde équivaut à un concert de sensibilités, une ambiance dont la langue est une traduction. De la même façon qu'on ne comprend le monde qu'en y vivant, on ne comprend la « langue » qu'en s'y investissant. Il devient alors logique de penser, d'un point de vue PH, que ce qui est pertinent n'est donc pas la « maîtrise d'une langue, mais la qualité de l'entendement sur quelque chose à laquelle on parvient dans ce milieu qu'est la langue » (Romano 2010, 861).

Par cette ouverture au sensible, ce point de vue constitue un gage pour le renouvellement de la pensée en francophonie, qui ferait enfin de sa diversité une richesse. Il s'agirait alors de valoriser les différences et les dimensions conflictuelles, les imaginaires. Sans se limiter aux considérations habituelles génératrices de discriminations et d'inégalités pérennes entre francophones.

## **Bibliographie**

- BEAUDOUIN Valérie/FLEURY Serge/VELKOVSKA Julia (2000), Études des échanges électroniques sur internet et intranet : forums et courriers électroniques. In Martin Rajman/Jean-Cédric Chappelier (éds.), *Actes des 5emes Journées internationales d'Analyse statistique des Données Textuelles, 9-11 mars 2000*. Lausanne : EPFL, 17-24
- BLANQUET Edith (2012), *Apprendre à Philosopher avec Heidegger*, Paris : Ellipses Marketing, coll. Apprendre à philosopher avec.
- ELOUNDOU ELOUNDOU Venant (2016), Le camfranglais, né de l'acclimatation/acclimatation du français, au cœur d'une glottonomie *socio-profane*. In *Actes du CMLF 2016 – V<sup>ème</sup> Congrès Mondial de Linguistique Française*. [

conferences.org/articles/shsconf/pdf/2016/05/shsconf\_c  
mlf2016\_03003.pdf]

- FÉDIER François (2013), Sprache (die). In Philippe Arjakovsky/François Fédier/Hadrien France-Lanord (éds.), *Le Dictionnaire Martin Heidegger*. Paris : CERF.
- FÉRAL Carole de (2007), Décrire un « parler jeune » : le cas du camfranglais (Cameroun), *Le français en Afrique*, n° 21, 257-265.
- FEUSSI Valentin (2016), « Croyance originaire » et élaboration de sens. Quelles conséquences pour la sociolinguistique ? *GLOTTOPOL – Revue de sociolinguistique*, n° 28, 226-241. [[http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero\\_28/gpl28\\_10feussi.pdf](http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_28/gpl28_10feussi.pdf)]
- FEUSSI Valentin (2014a), Être à la fois ici et ailleurs ? Diasporisation, langues et constructions identitaires à travers des cameroon tags. In Thierry Bulot/Isabelle Boyer/Marie-Madeleine Bertucci (éds.), *Diasporisations sociolinguistiques & précarités. Discrimination(s) et mobilité(s)*. Paris : L'Harmattan, 123-143.
- FEUSSI Valentin (2014b), Les pratiques linguistiques numériques/électroniques : une source d'angoisse pour les linguistes ? In Marc Debono (éd.), *Corpus numériques, langues et sens. Enjeux épistémologiques et politiques*. Bern : Peter Lang, 119-143.
- FEUSSI Valentin (2007), A travers textos, courriels et tchats : des usages de français au Cameroun. *GLOTTOPOL – Revue de sociolinguistique*, n° 10, 70-85. [[http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero\\_10/gpl10\\_05feussi.pdf](http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_10/gpl10_05feussi.pdf)]
- FILATOVA Ksenya L. (2007), La construction de l'illusion : mécanismes linguistiques et cognitifs qui assurent la compréhension métaphorique du clavardage. In Jeannine Gerbault (éd.), *La langue du cyberspace : de la diversité aux normes*. Paris : L'Harmattan, 137-147.
- FROIDECOURT Adeline (2013), Historial. In Philippe Arjakovsky/François Fédier/Hadrien France-Lanord (éds.), *Le Dictionnaire Martin Heidegger*. Paris : CERF, 618-619.
- GRONDIN Jean (2006), *L'Herméneutique*. Paris : PUF.
- HEIDEGGER Martin (1986), La Spatialité de l'être-au-monde. In *Être et Temps*, traduction de François Vezin. Paris : Gallimard, § 23.
- ISOC-Québec (2014), *Rapport 2014 sur l'état de la francophonie numérique*. [[http://www.francophonie.org/IMG/pdf/isoc-rapport\\_francophonie\\_numerique2014\\_web.pdf](http://www.francophonie.org/IMG/pdf/isoc-rapport_francophonie_numerique2014_web.pdf)]
- JOCELYN Pierre (2007), La langue au cœur du numérique, DGLFLF.
- KLINKENBERG Jean-Marie (2015), *La langue dans la cité. Vivre et penser l'équité culturelle*. Bruxelles : Les Impressions nouvelles.
- LEDEGEN Gudrun/SIMONIN Jacky (2010), Médias et pratiques langagières à La Réunion : accélérateur sociolinguistique et diglossie en sourdine. *GLOTTOPOL – Revue de sociolinguistique*, n° 14, 104-116. [[http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero\\_14/gpl14\\_08ledegen-simonin.pdf](http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_14/gpl14_08ledegen-simonin.pdf)]
- LIÉNARD Fabien/ZLITNI, Sami (2011), *La communication électronique : enjeux de langues*. Limoges : Lambert-Lucas.
- MERLEAU-PONTY Maurice (1979) [1964], *Le Visible et l'Invisible*. Paris : Gallimard.

- MERLEAU-PONTY Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- MUSSO Pierre (2008), La révolution numérique : techniques et mythologies. *La Pensée*, n° 355, 103-120.
- NICOLAS Florence (2013), Penser. In Philippe Arjakovsky/François Fédier/Hadrien France-Lanord (éds.), *Le Dictionnaire Martin Heidegger*. Paris : CERF, 985-988.
- PROVENZANO François (2011), *Vies et mort de la francophonie. Une politique française de la langue et de la littérature*. Bruxelles : Les Impressions nouvelles.
- RIBEIRO Ewerton (2014), *La théorie pragmatique de l'action*. Paris : L'Harmattan.
- ROBILLARD Didier de (2016), Fenêtres sur une sociolinguistique de la réception ou phénoménologique-herméneutique, ou sur des SHS qualitatives à programme fort. *GLOTTOPOL – Revue de sociolinguistique*, n° 28, 121- 189. [[http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero\\_28/gpl28\\_07robillard.pdf](http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_28/gpl28_07robillard.pdf)]
- ROMANO Claude (2010), *Au cœur la de la raison, la phénoménologie*. Paris : Gallimard.
- SAATDJIAN Dominique (2013), Technique. In Philippe Arjakovsky/François Fédier/Hadrien France-Lanord (éds.), *Le Dictionnaire Martin Heidegger*. Paris : CERF, 1274-1277.
- SENGHOR Léopold-Sédar (1999), *Liberté, tome 5. Le dialogue des cultures*. Paris : Seuil.
- SENGHOR Léopold-Sédar (1962), Le français, langue de culture. *Esprit*, 311 (Le français, langue vivante), 837-844.
- TELEP Suzie (2014), Le camfranglais sur internet : pratiques et représentations, *Le Français en Afrique*, n° 28, 27-145.
- VIAL Stéphane (2013), *L'Être et l'écran. Comment le numérique change la perception*. Paris : PUF.
- WARNIER Jean-Pierre (1993), *L'esprit d'entreprise au Cameroun*. Paris : Éditions Karthala.
- WEBER Max (1985 [1904-1905]), *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Plon.